

## *Tout ça... pour ça!*

Janick Beaulieu

---

Number 166, September–October 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59514ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Beaulieu, J. (1993). Review of [*Tout ça... pour ça!*]. *Séquences*, (166), 54–55.

ce film et paradoxalement, je repensais à certaines scènes qui m'avaient littéralement transi d'inconfort. J'aime le cinéma lorsqu'il me fait pénétrer dans un univers et qu'il me malmène les émotions. Or, l'univers que dépeint Ferrara est tellement laid qu'on refuse tout simplement de se laisser submerger. On se contente du rôle d'observateur qui n'a d'autre choix que de se distancier par rapport à ce qui est montré à l'écran. Faut-il croire qu'il s'agisse là d'une erreur de la part de Ferrara? Bien au contraire, on pourrait considérer ce parti-pris comme étant la grande force du film puisqu'à travers les thèmes qu'il expose, et plus encore dans la façon dont il les exploite, Ferrara renouvelle certains clichés depuis longtemps éculés au cinéma. Le cinéaste nous parle bien sûr de corruption policière, du conflit entre le bien et le mal, mais il ne le fait jamais de manière banale. Il pose davantage une éthique complexe qui force le spectateur à l'analyse. Même si l'on reste plutôt à l'extérieur de cet univers, on ne se questionne pas moins sur les motifs qui peuvent bien pousser le lieutenant à agir de la sorte.

Le cinéma hollywoodien nous bombarde trop souvent de personnages réduits à leur plus simple expression, où la caractérisation en mal de nuances ne se limite qu'à créer des bons et des méchants. Ferrara se garde bien de telles conventions. Le protagoniste principal est lieutenant de police. Fanatique de baseball, il s'adonne aux pires excès: alcool, cocaïne, héroïne. Il gage et fréquente les dealers de drogue. Lorsqu'un soir pluvieux il arrête deux jeunes filles qui conduisent une voiture sans permis, il leur propose un marché: en échange d'une petite branlette, il promet de les laisser filer et d'étouffer l'affaire. Présenté ainsi, le lieutenant devient le dernier des ignobles et le champion de la dégueulasserie. Reportez-le cependant dans un univers encore plus corrompu que lui et votre perception du personnage changera radicalement. Ce sont des petits

détails de ce genre qui font l'intérêt d'un film comme **Bad Lieutenant**.

L'originalité du film réside aussi dans l'exposition de son intrigue. Le récit y est mené de manière linéaire, cependant Ferrara recourt à quelques enchevêtrements narratifs audacieux qui lui permettent de jouer avec les



Frankie Thorn et  
Harvey Keitel

ambiguïtés temporelles. Ainsi, après que le lieutenant a consommé une drogue que l'on pourrait croire hallucinogène, Ferrara enchaîne immédiatement avec une scène au montage syncopé, où une jeune religieuse se fait violer à l'intérieur d'une église. Cette scène, que l'on pourrait d'abord interpréter comme un fantasme du lieutenant à la suite de sa consommation de drogue, est un événement réel se produisant ailleurs. L'enchaînement narratif qu'on trouve ici est novateur et se démarque des formules narratives plus conventionnelles.

Film policier qui curieusement n'en est pas tout à fait un, **Bad Lieutenant**, tout en reprenant certaines ficelles, procède à une redéfinition du genre. En effet, les quelques crimes qui nourrissent l'intrigue trouvent une résolution qui sème presque toujours l'équivoque. L'enquête que mène le lieutenant pour découvrir les agresseurs de la religieuse n'est qu'un prétexte qui débouche sur un discours moral où se confrontent le bien et le mal, tout en remettant en cause le pardon rédempteur chrétien.

Les questionnements posés par l'intrigue de **Bad Lieutenant** sont cependant trop peu fréquents. On

aurait souhaité qu'ils soient davantage mis en évidence plutôt que d'être amoindris par le caractère excessif du film. Certes l'atmosphère est fort bien rendue, mais au prix de combien d'injections intraveineuses, de *sniffs* de cocaïne et de saouleries ! Même Harvey Keitel semble avoir été atteint par la piqûre de l'excès. Assez crédible dans la première partie du film, cet ancien élève de l'Actors Studio en fait un peu trop lorsqu'il se retrouve en état de crise. Ajoutez à cela une scène gratuite où deux femmes se frottent langoureusement l'une contre l'autre ainsi qu'un rap au texte aussi douteux qu'inutile sur le *Kashmir* de Led Zeppelin et tout y est !

Mises à part ces maladresses, **Bad Lieutenant**, portrait sans concession d'un policier à la dérive, est une oeuvre forte. Si certains y ont reconnu des éléments de l'oeuvre de Scorsese et Coppola, ce film a cependant le mérite de ne jamais être écrasé par les influences qu'il recèle. Ferrara peut donc revendiquer à juste titre son statut de cinéaste «à part».

**Louis Goyette**

**BAD LIEUTENANT (L'Étrange Lieutenant)** — Réal.: Abel Ferrara — Scén.: Abel Ferrara, Zoe Lund — Phot.: Ken Kelsh — Mont.: Anthony Redman — Mus.: Joe Delia — Son: Michael Barosky — Déc.: Charlie Lagola — Cost.: David Sawaryn — Int.: Harvey Keitel (le lieutenant), Frankie Thorn (la religieuse), Zoe Lund (Zoe), Robin Burrows (Ariane), Antony Ruggiero (Lite), Victoria Bastel (Bowtay), Paul Hipp (Jesus) — Prod.: Edward R. Pressman, Mary Kane — États-Unis -1992 — 98 minutes — Dist.: Cineplex Odeon.

## Tout ça... pour ça!

Force m'est d'avouer une faiblesse chronique. Même si je m'attends à y retrouver les mêmes lacunes, j'ai toujours hâte de voir le Lelouch nouveau. À Cannes, en 1966, j'ai eu un coup de coeur pour **Un homme et une femme**. Et je ne m'en suis pas encore remis. Je ne suis pas la seule victime de cette fièvre du Lelouch, dernier cru. Au Festival des films du monde, j'ai été surpris, un dimanche

après-midi, de voir le cinéma Impérial plein comme un oeuf. Ça vous impressionne la rétine et le sens critique.

Comme presque toujours, Claude Lelouch commence une belle histoire par un hasard organisé. Dans **Tout ça... pour ça!** Vincent, Jacques et Henri doivent comparaître en cour, parce qu'ils ont commis des bêtises à plusieurs sous le signe de l'amitié. Ils ne se connaissent pas. Sous la gouverne du hasard, des histoires de femmes parties sans laisser d'adresse les avaient soudés pour le pire, c'est-à-dire une tentative de suicide. Lelouch filme des attitudes à fleur de sentiments. Il ne donne pas l'impression d'explorer ce qui se cache derrière un visage. Ce qui semble l'intéresser, c'est l'itinéraire à parcourir pour que des visages en viennent à se rencontrer. C'est une mise en abîme sans profondeurs abyssales.

Vincent Lindon,  
Jacques Gamblin,  
Gérard Darmon,  
Marie-Sophie L.  
et Fabrice Luchini



C'est bien beau de passer à la cour en direct, mais comment influencer des magistrats si ces derniers ne connaissent que le meilleur d'un périple conjugal abonné au beau fixe? Marie, l'avocate qui doit défendre nos trois zigotos, s'organise avec Fabrice pour taquiner la jalousie de Francis Barrucq, le plus jeune magistrat de France. Quand on éprouve des difficultés sentimentales, on devient plus indulgent envers les faiblesses des autres. C'est là qu'intervient le jeu du chat et de la souris. La caméra de Lelouch joue le rôle du chat. Et les souris sont là pour nous divertir. Lelouch ne dirige pas ses acteurs. Il les laisse improviser. Et l'oeil de Lelouch

essaie de surprendre des instants de vérité chez ses interprètes. Voilà pourquoi, dans chacun de ses films, on a l'impression que notre réalisateur s'adonne à une sorte de documentaire en mal de fiction.

Avec Lelouch, il y a un homme derrière la caméra et sa femme devant elle. Chaque fois que le réalisateur change de partenaire dans la vie, cette femme devient la vedette de son prochain film. Si elle n'est pas bonne comédienne, il est «pogné avec». De toute évidence, Lelouch n'a pas la profondeur d'un Bergman pour sonder les abysses d'un amour infernal afin d'exorciser le mal de vivre. Avec son dernier film, nous avons droit à deux anciennes flammes, l'actuelle et la future. Sans oublier son fils, sa fille et sa soeur. Et tout cet étalage passe comme des images à l'écran. Décidément, Claude Lelouch est un cas d'une espèce rare en voie de distinction.

Lelouch est une nature généreuse. Dans ses films, il nous fait voyager dans le vaste monde, en première classe, avec vue imprenable en cinémascope sur nos chers humains. Ici, il nous fait passer du midi à l'escalade du Mont-Blanc. Il nous en met plein les mirettes avec ses feux d'artifice du 14 juillet. Lelouch a le don de compliquer des histoires simples. Sans doute, pour donner l'illusion d'une certaine profondeur. Avec **Tout ça... pour ça!**, l'histoire maintient une certaine simplicité. Et c'est tant mieux. En général, Claude Lelouch réussit mieux ses comédies que ses longues mosaïques qui s'enfargent dans sa pierraille. **Tout ça... pour ça!** ne cherche pas à nous réincarner à notre corps défendant. Ici, Lelouch ne se prend pas trop au sérieux. Mais il continue d'incarner le Darwin du cinéma français: il est de tous les croisements amoureux. Et les mouvements de sa caméra ressemblent encore à ceux d'une abeille étourdie qui hésite à s'arrêter pour faire le plein d'un suc consistant.

À l'intérieur de ses films, Lelouch réussit parfois à nous étonner avec

quelques séquences très originales. Ici, je pense à la séquence de la tente où «la jalousie ne supporte pas les nuances». Je pense à cette trouvaille d'un coiffeur qui essaie de se suicider au shampoing. Il y a le coup des faux billets qui sont vrais et celui du terrain de golf menacé d'être envahi par le TGV. Ces séquences sont drôles à vous déridier une peau d'éléphant. Malheureusement, notre réalisateur persiste à jouer au philosophe en faisant dire à ses acteurs quelques sentences plus ou moins creuses qui ont les apparences d'une quelconque profondeur. Je cite: «Une qualité, c'est un défaut qui peut se rendre utile.» et «Le chemin à suivre est plus important que la destination.» Plus profond que ça, ton oeil devient cave.

Si vous êtes un pèlerin parmi les chercheurs de profondeurs, n'allez pas cogner à la porte des films de Lelouch. Vous pensez que je suis devenu un ennemi juré des films de Lelouch? Détrompez-vous. Au pays de l'esbroufe, quelques éclairs ont du génie.

Janick Beaulieu

**TOUT ÇA... POUR ÇA!** — Réal.: Claude Lelouch — Scén.: Claude Lelouch — Phot.: Philippe Pavans de Cécatty — Mont.: Hélène de Luze — Mus.: Francis Lai, Philippe Servain — Son: Harald Maury, Gérard Rousseau, Eric Tisserand — Déc.: Laurent Tesseyre — Cost.: Mimi Lempicka — Int.: Vincent Lindon (Vincent), Marie-Sophie L. (Marie), Gérard Darmon (Henri Ponset), Jacques Gamblin (Jacques Grandin), Evelyne Bouix (Marilyn Grandin), Francis Huster (Francis Barrucq), Alessandra Martines (Alessandra), Fabrice Luchini (Fabrice), Charles Gérard (le flic), Salomé Lelouch (Salomé Grandin) — Prod.: Claude Lelouch — France — 1992 — 120 minutes — Dist.: Les Films 39.

## Trahir

Le premier long métrage de Radu Mihaileanu est une oeuvre exceptionnelle sur la corruption d'une société qui bafoue les droits humains et la liberté d'expression. Le récit est simple: dans la Roumanie stalinienne, Georges Vlaicu, écrivain-poète, se fait arrêter pour écrits contre le régime en